

joug des intrigans partout vainqueurs? Au siècle des lettres et des beaux-arts, véritable époque de la grandeur de la France, a succédé le siècle de la philosophie, maintenant remplacé par celui de l'intrigue; l'intrigue, sorte de lèpre honteuse qui s'étendant par degrés à toutes les parties du corps social, les altère et les détruit.

PROLÉGOMÈNES.

§. I^{er}.

HISTOIRE ABRÉGÉE DE LA CHIRURGIE.

TEMPS HÉROÏQUES OU FABULEUX.

TEMPS HISTORIQUES.

- 1^{re} Époque. *Hippocrate et les Grecs.*
 2^e. ——— *Galien et les Romains.*
 3^e. ——— *Les Arabes et les Arabistes.*
 4^e. ——— *Renaissance des Lettres. Ambroise Paré.*
 5^e. ——— *Académie de Chirurgie. Jean-Louis Petit.*
 6^e. ——— *Desault.*
 7^e. ——— *École de Médecine de Paris. Chirurgie actuelle.*

La médecine peut se glorifier d'une noble origine. Elle naquit du plus précieux sentiment que la nature ait gravé dans le cœur de l'homme, de cette bienveillance sympathique qui nous fait compatir aux maux dont nous sommes témoins, et nous inspire le désir d'y porter remède. Celui qui, le premier, vit souffrir son semblable, dut partager

sa douleur, et chercha les moyens de la soulager. Les occasions ne manquoient pas pour exercer cet utile penchant. Dans les premiers âges du monde, l'homme nu et foible, obligé de conquérir par la force ou par la ruse une subsistance toujours incertaine, contraint de la disputer aux espèces nuisibles dans les combats qu'il leur livroit, reçut de fréquentes blessures, et s'adonna de bonne heure aux soins qu'exige leur guérison. Les guerres, en multipliant ces maux, augmentèrent en même temps le besoin et le prix des secours. Alors les rois ne dédaignoient point de panser eux-mêmes les plaies; et plusieurs des guerriers chantés par Homère, ne tiroient pas un moindre lustre de leur habileté chirurgicale, que de leur valeur dans les combats. Tels étoient Chiron, Machaon, Podalyre. C'est dans les poèmes immortels de l'Iliade et de l'Odyssée, que nous trouvons les seules traditions certaines sur l'état de l'art, avant l'établissement des républiques de la Grèce, et même jusqu'à l'époque de la guerre du Péloponèse. On y voit qu'il se réduisoit presque uniquement au traitement des blessures, et qu'il joignoit à l'emploi des topiques la puissance imaginaire des enchantemens.

L'intervention des puissances surnaturelles se joint toujours à ce qu'ont de matériel et d'humain les cures racontées dans les livres sacrés de la religion chrétienne; le même caractère appartient à l'enfance de l'art chez tous les peuples.

Les prêtres de l'Inde, les médecins à la Chine et au Japon; les jongleurs, parmi les peuplades sauvages et demi-civilisées de l'ancien et du nouveau continent, associent constamment aux drogues et aux opérations manuelles, certaines pratiques mystérieuses dont ils attendent principalement la guérison des malades. Tel étoit aussi, sans doute, le caractère de la médecine des Égyptiens, dans ces temps reculés, antérieurs à l'invention de l'alphabet, sur lesquels nous possédons si peu de lumières. (1)

Nous arrivons à cette époque où, de la réunion des faits épars, et de leur coordination, naît véritablement la science. Hippocrate, né dans l'île de Cos, quatre cent soixante ans avant l'ère vulgaire, recueille les observations de ses prédécesseurs, y joint les résultats de sa propre expé-

(1) Je suis pleinement convaincu que c'est à l'invention tardive des caractères alphabétiques qu'il faut attribuer les ténèbres répandues sur l'histoire des premiers âges. Pourquoi ce monde, si vieux pour qui ne consulte que la raison et la saine physique, est-il si jeune aux yeux de l'historien? Seroit-ce parce que les souvenirs des temps qui ont précédé l'invention de l'alphabet se sont perdus avec la connoissance des caractères symboliques auxquels ces souvenirs étoient confiés? Le langage des hiéroglyphes précéda l'écriture, proprement dite, chez tous les peuples; et avec la connoissance de ces signes, s'est anéantie pour nous l'histoire des temps qu'ils retraçoient. La chronologie des Chinois, seule nation qui ait conservé l'usage des signes symboliques, remonte bien plus haut que la nôtre..... Lisez Warburton, *Essai sur les Hiéroglyphes*.

rience, et rédige ses premiers traités. La médecine et la chirurgie ne firent pas les mêmes progrès entre les mains de ce grand génie. La médecine s'éleva au plus haut degré de gloire; Hippocrate trace l'histoire des maladies aiguës, à laquelle vingt siècles écoulés offrent peu de choses à ajouter. La chirurgie fut loin d'atteindre le même degré de perfection. Le respect religieux pour l'asile des morts (1), l'impossibilité de disséquer des cadavres humains, mettoient un obstacle invincible aux études anatomiques. La connoissance imparfaite de la structure des animaux réputés les plus semblables à l'homme, ne pouvoit fournir que des conjectures hasardées, ou de fausses inductions. Ces notions bornées suffisoient à la connoissance des maladies aiguës. Dans ces affections, l'attentive observation des grands phénomènes, l'idée d'un principe conservateur à laquelle on étoit conduit par le spectacle de la succession régulière de ces phénomènes, et de leurs résultats souvent heureux, éclairoient le médecin sur l'em-

(1) L'horreur des anciens pour les cadavres, en mettant obstacle aux progrès de l'anatomie, a prolongé l'enfance de la chirurgie. Ce préjugé détruit, un autre vint le remplacer, non moins nuisible aux progrès de l'art; c'étoit la séparation de la chirurgie abandonnée aux laïques alors ignares, et reléguée parmi les arts mécaniques. Nous ne faisons donc que changer de préjugés, et c'est ainsi que l'enfance de notre espèce se perpétue indéfiniment, malgré le rêve de sa perfectibilité indéfinie!

ploi des moyens curatifs, tandis que, privée du secours de l'anatomie, la chirurgie ne pouvoit sortir d'une trop longue enfance. Quelques éloges qu'on ait prodigués aux ouvrages d'Hippocrate, qui concernent spécialement cet art (1), et qui se trouvent au nombre de six (*de Officinâ medicâ, de Fracturis, de capitis Vulneribus, de Articulis vel Luxatis, de Ulceribus, de Fistulis* (2)), si on

(1) *Artis medicæ Principes, Hippocrates, Cælius Aurelianus, Aretæus Cappadox, Cornelius Celsus, Alexander Trallianus, cum fragmentis Rhâsis; edidit et præfatus est Albert. HALLER, (11 vol. in-8).* Cette collection est d'autant plus précieuse, qu'en y joignant les ouvrages de Galien et de Paul d'Egine, ceux qui la possèdent ont tout ce qu'il est essentiel de connoître dans la médecine ancienne.

(2) Aucun de ces ouvrages n'est cependant contesté au père de la médecine. Les critiques les plus judicieux et les plus sévères, tel que Mercurialis, n'élèvent des doutes que sur le *Traité des Fistules*, en lui attribuant les cinq autres. Nous observerons, à ce sujet, que le principal fondement d'après lequel Erotien et ses successeurs ont établi la distinction des ouvrages attribués à Hippocrate, manque de solidité. En effet, de ce que le *Traité des Fistules* est indigne de l'immortel *Traité de l'Air, des Eaux et des Lieux*, ou des *Aphorismes*, il ne s'ensuit point qu'Hippocrate n'en soit pas l'auteur. De semblables critiques rejetteroient les tragédies de Corneille vieilli, tant elles sont au-dessous de ses chefs-d'œuvre. N'est-il pas infiniment probable que, sous le nom d'Hippocrate, nous possédons la collection des médecins de l'antiquité parmi lesquels il a excellé? Dans ces temps reculés, le véritable auteur d'un ouvrage étoit d'autant plus difficile à connoître, que, pour donner du prix aux plus

les compare à ses autres écrits reconnus légitimes, ils ne paroîtront que de foibles ébauches rapprochées des tableaux d'un grand maître.

Hippocrate n'est point le père de la médecine, elle est la fille du temps et de l'expérience. Ses ouvrages doivent être regardés comme une sorte d'encyclopédie médicale, et il est à peu près certain que l'antiquité nous a transmis sous son nom une foule d'écrits appartenant à divers auteurs, de même qu'elle a mis sur le compte d'Hercule tous les travaux des temps héroïques; nouvelle preuve du penchant de l'homme à se créer des idoles pour se prosterner devant elles! Il a cependant existé un Hippocrate de Cos: le premier, il établit les lois de la *diététique* dans les maladies, et prouva l'importance d'un régime bien ordonné dans leur curation; il s'applaudit de cette découverte dans plusieurs endroits de ses écrits légitimes, et spécialement au commencement du Traité de la diète dans les maladies aiguës, §. II.

A l'exception des fragmens recueillis ou cités par Galien, depuis Hippocrate jusqu'à Celse, c'est-à-dire, dans un espace de près de quatre siècles, nous ne possédons aucun ouvrage écrit par les successeurs du vieillard de Cos. Dans ce long intervalle, vécut Érasistrate, ainsi qu'Héréphile, moins célèbres par les sectes qu'ils ont créées, que

foibles productions, d'infidèles copistes y inscrivoient les noms les plus célèbres.

pour avoir les premiers étudié l'anatomie sur le cadavre de l'homme.

Celse existoit à Rome sous les règnes d'Auguste, de Tibère et de Caligula; il paroît n'avoir jamais exercé l'art de guérir, sur lequel il a cependant écrit avec tant de précision, d'élégance et de clarté. Son ouvrage est d'autant plus précieux, que seul il peut nous faire connoître les progrès de la médecine, depuis Hippocrate jusqu'à lui. Les quatre derniers livres, et surtout le septième et le huitième, sont exclusivement consacrés aux matières chirurgicales. C'est aux qualités de son style que Celse a dû le surnom de Cicéron des médecins, et la longue faveur dont il a joui dans les écoles. Il appartient entièrement à la médecine des Grecs, quoiqu'il ait écrit à Rome, puisque la profession de médecin n'étoit alors exercée, dans cette capitale de l'univers, que par des hommes venus de la Grèce, ou qui avoient puisé leur instruction dans les écoles alors célèbres de cette terre natale de toutes les sciences et de tous les arts. Le premier fut Archagatus, d'abord accueilli, puis chassé de Rome, et appelé bourreau, parce qu'il traitoit les maladies chirurgicalement, et employoit le fer et le feu comme plus efficaces que la diète et les emplâtres; on peut dire qu'avant lui, tous les Romains pratiquoient la médecine, et quoiqu'il ne soit venu à Rome que 535 ans après sa fondation, il n'est point vrai, comme l'assure Pline le naturaliste, livre 29, chapitre 1,

que Rome ait été six cents ans sans médecins.

Franchissons l'intervalle qui sépare Celse de Galien. Né à Pergame, dans l'Asie Mineure, ce dernier vint à Rome sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle; il y pratiqua la chirurgie et la médecine, vers l'an 165 de l'ère chrétienne (1). Ces deux sciences étoient encore unies, et, quoique des écrivains bien antérieurs parlent de la division de la médecine en diététique, chirurgicale et pharmaceutique, cette distinction n'étoit pas suivie dans la pratique. Chirurgien à Pergame, Galien continua d'exercer cet art à Rome; mais bientôt, entraîné par le goût dominant de son siècle vers une science qui se prêtoit plus facilement aux systèmes et aux brillantes spéculations des sectes philosophiques, il négligea la chirurgie qui les repousse avec sévérité. Cependant ses écrits témoignent qu'il ne l'abandonna pas tout-à-fait; ses commentaires sur le livre d'Hippocrate, *de Officina medici*, montrent, ainsi que son *Traité des Bandes* et de la manière de les appliquer, qu'il étoit exercé dans les moindres détails de cet art. Nous savons en outre qu'il se livra beaucoup à la pharmacie; il nous apprend lui-même, dans son premier livre des Antidotes, chapitre XIII, qu'il possédoit une officine, ou boutique de drogues, située dans la Voie-Sacrée; elle devint la proie

(1) *Galenii opera omnia*. Venetiis, 1521. Edit. des Aldes, 5 vol. in-fol.

des flammes dans l'incendie qui consuma, sous Commode, le Temple de la Paix, et plusieurs autres édifices.

Après Galien, nous trouvons le compilateur Oribase (1), Ætius (2) d'Amide, médecin qui vécut vers la fin du cinquième siècle; Alexandre de Tralles, et Paul d'Égine, ainsi nommés du lieu de leur naissance. Ce dernier recueillit, dans un ouvrage (3) encore justement estimé, tous les progrès qu'avoit faits la chirurgie jusqu'à son époque. Paul termine la série des médecins grecs et romains; et l'on doit le regarder comme le dernier des anciens, à moins que l'on ne veuille faire partager aux Arabes les honneurs de l'antiquité. Il pratiqua son art à Rome et à Alexandrie; alors, la ruine de la chirurgie suivit celle de toutes les sciences; et depuis la prise d'Alexandrie par les Sarrasins que conduisoit Amrou, vice-roi d'Égypte, en 641, jusqu'à la fin du dixième siècle, nous ne trouvons que les épaisses ténèbres de l'ignorance et de la barbarie.

Maîtres d'une grande partie de l'empire romain, les Arabes exhumerent les manuscrits grecs enfouis

(1) Nous ne possédons que la moindre partie de sa volumineuse compilation. Il l'entreprit à la sollicitation de l'empereur Julien, dont il fut le médecin et l'ami. *Opera*, Basil., 1557, 3 vol. in-8.

(2) *Tetra-Bilia seu Synopsis medicorum veterum*, lib. XVI. Basileæ, 1549, in-fol.

(3) *De Re medicâ*, lib. VII; in-fol. Venet., 1528. Édition des Aldes.

dans la poussière des bibliothèques, les traduisirent, s'approprièrent leur doctrine, la défigurèrent trop souvent, l'appauvrirent par ce qu'ils y ajoutèrent, et ne nous transmirent que d'énormes compilations. Tel est le précis des efforts de Rhâses, d'Hali-Abbas, d'Avicenne, d'Averrhoës et d'Albucasis, les plus célèbres d'entre eux. Inventeurs d'un grand nombre d'instrumens et de machines, ils semblent n'avoir calculé la puissance de l'art que par la richesse de ses arsenaux, et se montrent moins jaloux d'inspirer la confiance que l'effroi. Veut-on un exemple de la cruauté de leurs méthodes? Pour arrêter l'hémorrhagie après l'amputation des membres, ils plongeient l'extrémité du moignon dans la poix bouillante.

Le sort de la médecine ne fut pas plus heureux. Vainement l'école de Salerne, fondée vers le milieu du septième siècle, avoit fait quelques efforts pour lui rendre sa splendeur. Assise sur les mêmes bancs où la doctrine d'Aristote, pliée aux opinions religieuses, étoit le sujet d'interminables controverses, elle reçut, comme par contagion, cette manie argumentatrice et sophistique; elle s'enveloppa des dogmes ténébreux d'une scolastique absurde.

L'ignorance universelle, l'horreur du sang, dogme d'une religion qui le versoit à grands flots pour de vaines querelles, un goût exclusif pour les subtilités de l'école et les théories spéculatives, expliquent du reste la nuit profonde qui suivit

ces inutiles travaux. Vers le milieu du douzième siècle (1163), le concile de Tours défend aux ecclésiastiques qui partageoient alors avec les Juifs l'exercice de la médecine dans l'Europe chrétienne, toute opération sanglante. La chirurgie fut rejetée du sein des universités sous prétexte que l'Église abhorre l'effusion du sang, comme si, suivant la remarque judicieuse qui en a été faite, celui qu'on répand pour la conservation des hommes n'eût pas dû être exempt de cet anathème. C'est à cette époque qu'il faut rapporter la véritable séparation de la médecine et de la chirurgie: celle-ci fut abandonnée aux laïques, presque tous illettrés dans ces siècles de barbarie. Les prêtres conservèrent cependant encore cette portion de l'art qui s'abstient de l'effusion du sang. Roger, Roland, Bruno, Guillaume de Salicet, Lanfranc, Gordon et Guy de Chauliac se bornèrent à commenter les Arabes, et dénaturèrent la chirurgie en la réduisant presque entièrement à l'usage des onguens et des emplâtres. Il faut en excepter néanmoins Guy de Chauliac, le dernier des Arabistes. Son ouvrage, écrit à Avignon en 1363, sous le pontificat d'Urban v, dont il étoit le médecin, a été long-temps le seul livre classique dans nos écoles. Il est bon d'observer, qu'imitant en cela les autres médecins arabistes, et persuadé, comme eux, qu'il ne convient pas à un ecclésiastique de déroger à l'austérité de son ministère, il a passé sous silence les maladies des femmes. Docteur en médecine de

Montpellier, prêtre, chambellan, chapelain et médecin du pape, il fallut que Guy de Chauliac se fût de beaucoup élevé au-dessus des préjugés de son temps, pour se livrer à la pratique des opérations chirurgicales. Plus fidèles à la lettre qu'à l'esprit des décrets de l'Église, les prêtres se montrèrent alors au milieu des armées, frappant les ennemis d'une lourde massue, et les tuant sans répandre leur sang. Vainement Mundinus avoit offert, en 1306 et 1315, le spectacle nouveau de trois cadavres humains, publiquement disséqués à Bologne; le scandale fut trop grand pour être répété; Mundinus lui-même, effrayé par l'édit encore récent du pape Boniface, ne tira point de ces dissections tout l'avantage qu'elles sembloient lui promettre. (1)

Antoine Benivenius, médecin de Florence (2), vit le premier que la compilation des anciens et des Arabes devoit être abandonnée pour l'observation de la nature. Une nouvelle ère commence; les modernes s'aperçoivent qu'en se traînant servilement sur les pas des anciens, ils ne réussiront

(1) On lit dans son anatomie (ouvrage qui jouit long-temps d'une si grande réputation, que l'on regardoit comme *monstruosité* tout ce qui ne s'y trouvoit point décrit), qu'il n'entendit point ses recherches jusqu'à la base du crâne. « *Ossa* » autem alia quæ sunt infra basilare non bene ad sensum » apparent, nisi ossa illa decoquantur, sed *propter peccatum* » dimittere consuevi. Cap. *De Anatomia auris.* »

(2) *De abilitis rerum causis.* Florent. 1507, in-4.

jamais à les égaler. L'anatomie naît des travaux de Vésale. Éclairée par le flambeau de cette science, la chirurgie, dont les ouvrages de Berenger de Carpi, de Fallope, d'Eustachi, de Columbus, de Jean de Vigo, de Franco, préparoient la restauration, prend une face nouvelle entre les mains d'Ambroise Paré, le premier et le plus illustre des chirurgiens françois.

Obéissant à l'impulsion de son génie, Paré fait taire l'autorité devant l'observation, ou cherche à les concilier, lorsque l'envie, acharnée à le poursuivre, lui fait un crime de ses découvertes. Restaurateur, sinon inventeur de la ligature immédiate des vaisseaux, il est obligé de tronquer des passages de Galien, d'en altérer le texte, et de se dépouiller, en faveur des anciens, de la gloire que lui méritoit cette heureuse innovation.

Chirurgien des rois Henri II, François II, Charles IX et Henri III, il pratiqua son art en divers lieux, suivit les armées françoises en Italie, et mérita une telle estime, que sa seule présence, dans une ville assiégée, suffisoit pour ranimer l'espoir des combattans. Sa grande renommée lui sauva la vie, dans l'exécrable nuit de la Saint-Barthélemy. Attaché à la religion réformée, il n'auroit pas échappé au massacre, si Charles IX lui-même n'eût pris soin de l'en garantir. Les historiens du temps (1) ont conservé le souvenir de

(1) Mémoires de Sully.

cette exception si honorable pour celui qui en est l'objet, quoiqu'elle ne doive point diminuer la juste horreur qu'inspire la mémoire du plus foible et du plus cruel des tyrans! « Il n'en voulut jamais » sauver aucun, dit Brantome, sinon maistre » Ambroise Paré, son premier chirurgien, et le » premier de la chrétienté; et l'envoya quérir et » venir le soir dans sa chambre et garderobe, lui » commandant de n'en bouger; et disoit qu'il » n'estoit raisonnable qu'un qui pouvoit servir à » tout un petit monde, feust ainsi massacré. »

Ambroise Paré ne se contenta point, comme ses prédécesseurs, d'exercer son art avec distinction; il ne suivit pas l'exemple des Quatre-Maitres, de Pitard, si justement célèbre pour avoir dressé les premiers statuts du collège des chirurgiens de Paris, sous le règne de Saint-Louis, qu'il avoit accompagné dans ses voyages à la Terre-Sainte, et de plusieurs autres chirurgiens dont l'expérience fut perdue pour leurs successeurs. Ambroise Paré transmet les fruits de la sienne dans un ouvrage immortel (1). Ses écrits, si remarquables par le nombre et la variété des faits, se distinguent éminemment de tous ceux de son siècle, en ce que les anciens n'y sont point l'objet d'un culte superstitieux. Affranchi du joug de l'autorité, il soumet

(1) Les Œuvres d'Ambroise Paré, conseiller et premier chirurgien du roi, divisées en vingt-huit livres; *in-fol.* quatrième édition. Paris, 1585.

tout au creuset de l'observation, et reconnoît l'expérience seule pour guide. Il doit tenir parmi les chirurgiens la même place qu'Hippocrate parmi les médecins, et peut-être n'en est-il aucun parmi les anciens, ni parmi les modernes, qui soit digne de lui être comparé.

Après la mort de ce grand homme, l'art, qui lui devoit son avancement, resta stationnaire, suivit même une marche rétrograde qu'il faut attribuer à l'état d'avilissement dans lequel tombèrent ceux qui le cultivoient, réunis aux barbiers par la plus indigne des associations.

Successeur d'Ambroise Paré, Pigrain fut loin de le remplacer. Froid copiste de son maître, il abrég³ea sa chirurgie dans un ouvrage latin, où dispa³roissent les grâces naïves de l'original, la vérit^{ts} de l'expression, et ce charme ineffable attaché à toutes les productions du génie. Il n'en fut pas moins loué par ses contemporains, sans doute parce qu'il occupoit de grands emplois: mais son nom, aujourd'hui presque oublié, prouve assez que les dignités ne sont pas la gloire.

Rousset (1) et Guillemeau (2) se distinguèrent dans l'art des accouchemens. Covillard (3), Ca-

(1) Traité nouveau de l'Hystérotomotokie, ou Enfante-ment césarien. Paris, 1581, *in-8.*

(2) De la Grossesse et Accouchement des femmes, etc. Paris, 1620, *in-8.*

(3) Observations chirurgicales, pleines de remarques curieuses. Lyon, 1639, *in-8.*

broil (1), Habicot (2), enrichirent la chirurgie d'un grand nombre d'observations curieuses.

Le dix-septième siècle, suivant la même impulsion, amena de nouveaux progrès; alors parurent en Italie César Magatus, qui simplifia la thérapeutique des plaies (3); Fabrice d'Aquapendente (4), moins recommandable comme chirurgien que comme physiologiste; Marc-Aurèle Severin (5), ce restaurateur de la chirurgie active: parmi les Anglais, Wisemann (6), le Paré de l'Angleterre; Guillaume Harvey (7), dont la découverte de la circulation du sang eut une telle influence sur le perfectionnement de la chirurgie, qu'elle le compte parmi ceux auxquels elle doit le plus: en Alle-

Pit.

pre

Pa (1) *Alphabet anatomique*. Genève, 1602, in-4.

ar (2) *Semaine anatomique*. — Question chirurgicale sur la Bronchotomie. Paris, 1620, in-8.

c (3) *De rarâ vulnerum Medicatione libri II*. Venet., 1616, in-folio.

(4) *Opera chirurgica in duas partes divisa*. Paris, 1613, in-folio.

(5) *De efficaci Medicinâ libri III, quâ herculêd quasi manu armatâ cuncta Mala proteruntur*. Francfort, 1613, in-folio.

— *De reconditâ abcessuum Naturâ libri VII*. Neapoli, 1632, in-4.

— *Trimembris chirurgia, etc.* Francfort, 1653, in-4.

(6) *Several Chirurgical Treatises*. London, 1676, in-fol.

(7) *Exercitatio anatomica de motu cordis et sanguinis in animalibus*. Francofurti, 1653, in-4.

magne, Fabrice de Hilden (1), bien supérieur à l'autre Fabrice; Scultet, si connu par son Arsenal (2); Purmann (3) et Solingen (4), trop atteints de la manie instrumentale.

Rendue à la liberté par les généreux efforts de ses habitans, la Hollande ne fut point étrangère à ces progrès; mais cette nation, si singulière à tant d'égards, nous offre une particularité que ne doivent point omettre les historiens de notre art. Ruisch, si célèbre comme anatomiste, et qui ne mérite pas une moindre célébrité par ses observations chirurgicales (5), emporte dans le tombeau le secret de ses admirables injections. L'accoucheur Roonhuysen cache son levier, seule ressource dans les accouchemens difficiles, avant l'invention du forceps. Raw, qui tailla quinze cents calculeux avec succès, dérobe avec tant de soin la connoissance de son procédé, que ses deux plus illustres élèves, Heister et Albinus, en ont donné

(1) *Observationum et Curationum Centuriæ VI*, 2 vol. in-4. 1641.

(2) *Armamentarium chirurgicum*. Ulmæ, 1653, in-fol.

(3) *Curiosæ Observationes chirurgicæ*. Lipsiæ, 1710, in-4.

(4) *Manuale Observation der Chirurgie*. Amsterdam, 1684, in-4.

(5) *Observationum anatomico-chirurgicarum Centuriæ*. Amsterdam, 1691, in-4.

— *Thesaur. anat.* x; in-4.

— *Adversariorum anatomicorum medico-chirurgicorum Decad. III*; in-4. Amsterdam.